

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. —
 II Prières des Quarante-Heures. — III Pas de visite pastorale. —
 IV Les prochaines canonisations et béatifications. — V La prochaine
Semaine sociale de Montréal. — VI A propos d'un sermon en la fête
 de saint Marc. — VII Au lendemain des fêtes de Marguerite Bour-
 geoys. — VIII Une erreur typographique. — IX Inspection des para-
 tonnerres.

AU PRONE

Le dimanche 16 mai

On annonce :

La Pentecôte; l'office de la vigile (6 prophéties, bénédiction de
 l'eau baptismale) et le jeûne.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 16 mai

Messe du dim. dans l'Oct. de l'Ascension, **semi-double**; mém. de
 saint Ubalde et de l'Oct. de l'Ascension; préf. de l'Ascension. —
 Aux vêpres du dim., mém. 1o de saint Pascal Baylon, 2o de saint
 Ubald, 3o de l'Oct.

Le samedi 22 mai

Lecture ou chant des six prophéties (et bénédiction de l'eau,
 dans les **églises cathédrales, paroissiales ou quasi-paroissiales, non**
dans les chapelles); litanies des saints (du samedi saint), répétées,
 et messe de la vigile de la Pentecôte, **double de 1e cl.**; une seule
 oraison; préf. de la Pentecôte.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 23 mai

1o *La solennité des titulaires dont l'office tombe cette année du*
17 au 22 mai est anticipée au 16 mai; l'office de celui qui tombe la
veille de la Pentecôte ou dans l'octave, est remis au 31 mai.

2o *La solennité des titulaires qui tombent dans la semaine de la*
Pentecôte (du lundi au samedi) est remise au 13 juin, avec remise
de celle du sacré Coeur au 20.

30 La solennité des titulaires qui tombent les jours de fête très solennelle (Pentecôte, Sainte-Trinité et jeudi de la Fête-Dieu) n'a pas lieu; elle est supprimée pour cette année quant à la messe votive, mais la solennité purement extérieure (décoration, instruction spéciale, remise des indulgences) peut avoir lieu en un dimanche non privilégié.

40 La solennité des titulaires qui tombent du 31 mai au 12 juin (exc. celle du saint Sacrement) aura lieu le 13 juin, avec remise de celle du sacré Coeur au 20.

Province ecclésiastique de Montréal

Diocèse de Joliette. — De ce jour, saint Esprit.

Province ecclésiastique d'Ottawa

Diocèse d'Haileybury. — De ce jour, Pentecôte.

J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi 17 mai — Notre-Dame-du-Mont-Carmel (Lacolle).
 Mercredi 19 " — Saint-Isidore.
 Vendredi 21 " — Saint-Michel (Montréal).
 Dimanche 23 " — Sainte-Clotilde.

PAS DE VISITE PASTORALE

L'état de santé de Mgr l'archevêque s'est beaucoup amélioré depuis son retour de New-York, pas assez cependant pour que Sa Grandeur puisse s'imposer les fatigues d'une visite pastorale. Par suite, la visite pastorale qui devait avoir lieu, cette année, dans Laval, Deux-Montagnes et Argenteuil, est remise à l'année prochaine. *Communication officielle.*

**LES PROCHAINES CANONISATIONS
ET BEATIFICATIONS**

Dimanche, 9 mai: béatification de la vénérable Louise de Marillac, veuve LeGras, co-fondatrice, avec saint Vincent de Paul, des Filles de la Charité.

Jeudi, 13 mai, fête de l'Ascension : canonisation de la bienheureuse Marguerite-Marie-Alacoque et du bienheureux Gabriel del l'Addolorata.

Dimanche, 16 mai : canonisation de la bienheureuse Jeanne d'Arc.

Dimanche, 23 mai, fête de la Pentecôte : béatification du vénérable Olivier Plunket, martyr, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande.

Dimanche, 30 mai, fête de la Sainte-Trinité : béatification de la vénérable Anne-Marie Taïgi, veuve romaine, morte en 1837.

Dimanche, 6 juin : béatification des petits martyrs de l'Ouganda, prémices de l'apostolat des Pères Blancs.

Dimanche, 13 juin : béatification de quatre Filles de la Charité d'Arras et des onze Ursulines de Valenciennes, martyres de la Révolution.

LA PROCHAINE " SEMAINE SOCIALE "

DE MONTREAL

E sera sûrement une grande et belle semaine que celle que nous vivrons, s'il plaît à Dieu, à Montréal, du 21 au 25 juin prochain, puisque ce sera la première *Semaine sociale* canadienne, dont nous avons, en ce moment, le programme sous les yeux. Une élite, choisie parmi nos penseurs et nos hommes d'œuvres, en fera les frais littéraires et oratoires. Au moins de vingt leçons, en cinq jours pleins, nous seront données. On y commentera la magistrale encyclique de Léon XIII, d'illustre mémoire, sur la condition des ouvriers, qui a pour titre *Rerum novarum*. C'est dire qu'on étudiera, à la lumière de l'enseignement de l'Eglise, ces problèmes sociaux qui passionnent et inquiètent si profondément notre monde contempo-

rain. La question se pose de savoir si nous serons nombreux au pied de la chaire des conférenciers. Nous l'espérons franchement. Certainement, il le faudrait. Tous, prêtres et laïques, nous avons besoin d'apprendre et d'apprendre encore, dans notre pays et dans notre province aussi bien que partout ailleurs. Déjà, l'*Action sociale populaire*, avec le concours généreux et si vivant de l'*Association catholique de la jeunesse*, a lancé de vibrants appels et distribué des tracts et des programmes pleins de promesses. La rédaction de la *Semaine religieuse* estime que c'est pour elle un devoir d'honneur d'y faire écho.

Qu'est-ce que c'est donc qu'une *Semaine sociale*? En avons-nous besoin chez nous? Que sera celle de Montréal? Voilà les trois questions auxquelles nous voudrions répondre brièvement, espérant contribuer par là, dans la modeste mesure de nos moyens, au succès de l'oeuvre.

* * *

“ La *Semaine sociale*, écrivait en 1913 Mgr Gibier, l'éminent évêque de Versailles, c'est une université temporaire et ambulante, qui se transporte d'année en année dans nos grandes villes de France, abordant l'étude des problèmes sociaux les plus actuels et donnant à son public d'auditeurs un enseignement théorique et pratique orienté vers l'action. ” Cette définition a été souvent citée depuis comme étant la meilleure et la plus juste qui soit. Elle est claire par elle-même, nous n'avons pas à y insister.

Nous rappellerons plutôt en quelques lignes l'histoire des *Semaines sociales*. Fondées à Lyon en 1904, sur l'initiative de MM. Marius Gouin et Adéodat Boissard, du secrétariat de la *Chronique sociale* de France, elles ont eu lieu successivement à Orléans, à Dijon, à Amiens, à Marseille, à Bordeaux, à Rouen, à Saint-Etienne, à Limoges, à Versailles, et l'an dernier (1919), après une interruption imposée par la grande guerre,

elles
dans
I
ont
Fran
arriv
dont
Esp
riqu
éclair
pas
vre,

Le
qu'e
rege
omb
tien
licit
qu'e
reli
une
l'ad
d'ai
soi
vei
ak
De
fec
pel
de/
Et
hi
vo
M
Ni
te

elles reprenaient à Metz. Dans le temps, nous avons publié, dans nos pages, le compte rendu de cette dernière.¹

Les évêques et les hommes d'œuvres les mieux réputés ont proclamé que les *Semaines sociales* avaient fait en France un bien immense. De France, comme il est arrivé si souvent pour d'autres œuvres de bien, celle dont nous parlons s'est répandue au loin, en Hollande, en Espagne, en Italie, en Pologne, en Belgique, en Suisse, en Amérique du sud. Partout elle a produit des fruits, c'est-à-dire éclairé des esprits et fortifié des cœurs. Nous ne résistons pas au plaisir de citer le beau témoignage que rendait à l'œuvre, à Versailles même, en 1913, Mgr Gibier :²

La *Semaine sociale* a une physionomie. Elle se présente telle qu'elle est, sans forfanterie comme sans timidité. Il suffit de la regarder pour la connaître. Elle n'a jamais caché le labarum qui a ombragé son berceau. — Dans toutes les villes où elle va, elle se tient sous la présidence d'honneur de l'évêque diocésain et elle sollicite, par son intermédiaire, la bénédiction du Saint-Père. — Dès qu'elle apparaît quelque part, sa première fonction est une fonction religieuse, son premier acte est une messe, sa première parole est une prière, sa première élévation d'âme est un élan vers Dieu, vers l'idéal surnaturel, aliment et terme de son effort. — Groupée d'abord au pied de l'autel, la *Semaine sociale* se plaît à y revenir, soit dans une grandiose cérémonie qui appelle la foule, soit dans une veillée du soir devant la divine hostie, où se rencontrent, pour adorer et prier, auditeurs et professeurs fraternellement mêlés. — Dans les salles de conférences, sous les préaux de récréation, au réfectoire, partout, un Christ étend les bras, domine l'assistance, rappelle à tous que c'est là, dans le cœur de Notre-Seigneur, qu'ils doivent venir s'approvisionner d'idées et ranimer leurs énergies. — Et si l'on vous demandait comme aux disciples d'Emmaüs : *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem*—quels sont ces discours que vous tenez ensemble du lundi au dimanche? En toute vérité vous pourriez répondre : *De Iesu Nazareno*—nous parlons de Jésus de Nazareth. Il est pour nous la voie, la vérité et la vie. Il est le docteur invisible et présent, qui assiste à nos délibérations. — La

¹ Voir la *Semaine religieuse de Montréal* — 22 septembre 1919, vol. 54, No 12.

² Allocution à la *Semaine sociale* de Versailles.

Semaine sociale délibère, discute, enseigne. Elle a une doctrine. Elle étudie dans l'Évangile et sous la direction de l'Église le régime des rapports sociaux... — Il y a, en effet, dans ce livre divin, des dogmes, des préceptes, des paraboles, des sentences, des mots qui sont des sources inépuisables de lumière. Penchés sur cette fontaine jaillissante, vous y découvrez non pas un cours complet et didactique de sociologie, mais une sociologie latente, non pas un traité d'économie sociale, mais les principes religieux et moraux qui régissent souverainement la question sociale. — L'Évangile, cependant, ne saurait être lu, scruté, interprété, sans contrôle et avec les seules inspirations de la conscience individuelle. Pour le bien comprendre vous interrogez les écrits patristiques, la morale des grands théologiens, tout spécialement la *Somme* de saint Thomas, et pour ne pas vous tromper dans l'exégèse de ces documents, vous vous en remettez au magistère de l'Église, aux actes doctrinaux des Souverains Pontifes. — Vous n'êtes pas un concile, vous n'avez aucune prétention à l'infaillibilité doctrinale. Mais vous avez l'ambition de professer la foi catholique la plus intégrale. Vous êtes une école qui puise sa force et sa sécurité dans la doctrine de l'Église. Tout votre enseignement est à base d'Évangile et de catholicisme. — Je présente mes félicitations à la *Semaine sociale* de France !

Notez bien que c'est un évêque, et l'un des plus éminents de France, qui parlait ainsi aux *Semainiers*. C'est donc qu'il se sentait sûr d'eux. En effet, les plus actifs de ces apôtres d'université ambulante affirment qu'ils sont avant tout catholiques, c'est-à-dire soumis à l'Église et à ses chefs. "Nous sommes des membres actifs de l'Église enseignée", disait un jour M. Henri Lorin, président des *Semaines sociales* de France. Ces mots significatifs disent tout.

Le danger, en effet, de toutes ces œuvres d'action nouvelles — souvenons-nous du *Sillon* — c'est, avec les meilleures intentions peut-être, de dépasser le but ou mieux la mesure. Qu'on nous pardonne un souvenir personnel. Mgr d'Hulst présidait un jour (en 1896) une assemblée de clôture d'un congrès de jeunes, à Paris. Nous avions l'avantage et l'honneur d'assister à cette assemblée. L'un des vœux qu'avaient adoptés les diverses sections du congrès demandait "plus d'études sociales dans les grands séminaires de France". Comme on le proposait à

la ratification de la séance plénière du congrès, Mgr d'Hulst, souriant mais ferme, intervint: "Ne croyez-vous pas, chers amis, dit-il, qu'il vaudrait mieux laisser la régie des grands séminaires à Nos Seigneurs les évêques?" On applaudit et le texte de ce vœu fut rayé. L'anecdote a son prix. Un autre danger, en fixant ses yeux sur une question importante et vitale, comme celle des besoins du monde ouvrier par exemple, c'est de perdre de vue un peu toutes les autres. Dans une étude qui va paraître en mai dans la *Revue canadienne*, notre estimé collaborateur, M. Gouin, prêtre de Saint-Sulpice, traitant du même Mgr d'Hulst comme conférencier de Notre-Dame, note que, tout en faisant place aux questions ouvrières dans son exposé de la morale chrétienne, l'éminent prélat se défendait "d'être de ceux qui estiment que le salaire, la participation aux bénéfices, les caisses rurales et toutes ces industries conciliatrices du capital et du travail doivent être préférées ou seulement assimilées aux articles du catéchisme". Voilà des mots à retenir. Le catholique, quel qu'il soit, clere ou laïque, doit d'abord être soumis d'esprit et de coeur à ceux qui ont charge et mission de régir l'Eglise de Dieu. Au reste, il n'en demeure que plus libre et plus sûr dans ses études et ses recherches. S'il se trompe, il y a quelqu'un qui est chargé de le lui dire. Mais, répétons-le, l'esprit catholique des promoteurs des *Semaines sociales* n'a jamais jusqu'ici été mis en doute.

* * *

Voilà donc ce que c'est qu'une *Semaine sociale*. Mais en avons-nous besoin chez nous? Ne serait-ce pas pour nous une importation de luxe? A quoi vont pratiquement aboutir tous ces discours et palabres? Ne va-t-on pas prêcher à des convertis, tandis que, indifférents ou inattentifs, nos hommes d'Etat et conducteurs du peuple continueront leur chemin? Que nous pardonne de dire très franchement que ces questions ont été

discutées et qu'elles ont laissé quelque hésitation dans l'esprit de plusieurs. Il nous semble bien que l'actif et inlassable Père Archambault—qui est l'âme de la future *Semaine sociale* comme il l'a été des *Retraites fermées*—a victorieusement répondu à toutes les objections dans ces lignes, que nous empruntons à sa plus récente brochure *La première semaine sociale du Canada* :

D'une telle institution le Canada avait besoin. Plus que jamais, dans les jours difficiles que nous traversons, une forte doctrine sociale nous est nécessaire. La guerre a profondément bouleversé le monde. Un esprit nouveau souffle partout. Les vieux cadres éclatent. Les bases séculaires sur lesquelles reposait la société sont elles-mêmes ébranlées. Par quoi les remplacer? Et sur ces assises nouvelles quel édifice élever? De quel ciment en lier les pierres? Comment en distribuer les pièces? D'après quelle règle mesurer l'importance de chacune et son étendue? Seuls des principes sûrs fourniront à ces divers problèmes des solutions exactes. Mais ces principes où les trouver si ce n'est dans l'enseignement catholique? Quel autre, en effet, donne, sur l'origine et le but de la vie, sur les rapports des hommes entre eux, sur le droit de propriété, sur le salaire, sur toutes ces questions qui entrent dans la trame de nos existences et peuvent les modifier considérablement, des notions claires et justes? Malheureusement, les enfants de l'Eglise, ici comme ailleurs et peut-être plus encore, ignorent trop sa doctrine sociale. Et voilà pourquoi tant de bonnes volontés errent, tant d'entreprises condamnables surgissent, tant d'excellents mouvements sont enrayés. Que des différentes classes de la société quelques hommes droits viennent puiser à cette source, qu'une élite se forme, nourrie des principes catholiques, les vivant elle-même dans ses actes et s'efforçant de les faire pénétrer peu à peu dans les moeurs et les lois, dans le commerce, l'industrie, la finance, la politique: c'est une reconstruction basée sur l'ordre et la justice que nous pourrions entrevoir, c'est une société sagement renouvelée, sans les tares de l'ancienne, qui lui succédera.

• • •

Enfin, troisième et dernière question, que sera notre *Semaine sociale* de Montréal en juin prochain? Il est permis d'en attendre un travail sérieux et beaucoup de bien, c'est incontestable. Nous avons déjà dit qu'on y étudiera l'immor-

telle encyclique *Rerum novarum* qui reste la meilleure charte des droits et des devoirs des sociétés modernes. Ajoutons que la simple énumération des noms des conférenciers que nous entendrons à la salle de la Bibliothèque Saint-Sulpice à Montréal, du 21 au 25 juin 1920, constitue la meilleure et la plus solide garantie d'orthodoxie et de science sûre, en même temps qu'elle nous promet de belles jouissances du point de vue littéraire et oratoire.

Sous la présidence d'honneur de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, ou de Mgr Georges Gauthier, son auxiliaire, nous entendrons successivement, en effet, du côté ecclésiastique: Mgr Paquet et l'abbé Fortin, de Québec; Mgr Lapointe, de Chicoutimi; l'abbé Curotte, l'abbé Perrier, l'abbé Hébert, l'abbé Pineault, de Montréal; M. Henri Gauthier, p. s. s.; l'abbé Adam, de Sherbrooke; le Père Lamarche, o. p., le Père Villeneuve, o. m. i., le Père Tardif, s. s., et le Père Archambault — et du côté laïque: l'honorable Thomas Chapais, le juge Dorion, M. Prince, M. G. Hébert, de Québec; M. Victor Morin, M. Henri Bourassa, M. André Fauteux, M. Antonio Perrault, M. Edouard Montpetit, M. Guy Vanier, M. Arthur Saint-Pierre et M. Léon Mercier-Gouin, ainsi que Mme Gérin-Lajoie, de Montréal. Nous ne croyons pas, après une telle liste d'orateurs et de conférenciers, qu'il soit nécessaire d'insister sur l'intérêt aussi varié que puissant qu'offrira à ses auditeurs la prochaine *Semaine sociale* de Montréal. C'est là un programme qui se recommande de lui-même.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

NOTE.—Pour tout renseignement d'ordre pratique, on s'adresse au secrétaire (M. Guy Vanier), Edifice Versailles, 90, rue Saint-Jacques, Montréal. — E.-J. A.

A PROPOS D'UN SERMON
EN LA FETE DE SAINT MARC



HONORABLE M. Caron, ministre de l'Agriculture du gouvernement Gouin, a donné au *Soleil* de Québec, l'autre semaine, un article plein de bon sens; que nous allons nous permettre de résumer ici, pour en donner à nos lecteurs au moins la substance. M. le ministre va à la messe et il écoute le sermon. Grâce à Dieu, en effet, nos hommes publics sont de bons chrétiens, en général du moins. Donc, M. Caron, écoutant prêcher son curé, a trouvé qu'il parlait d'or. Ce curé, si nous ne nous trompons pas, c'est le Père Dagnaud, des eudistes, puisque c'était à l'église du Saint-Coeur-de-Marie à Québec, et que c'est le Père Dagnaud, qui en est le curé. L'excellent religieux est bien connu, partout dans la province, de nos confrères, car il a prêché des retraites pastorales (au clergé) et des retraites paroissiales (au peuple) un peu partout. On connaît sa science et son beau talent de parole. Personne ne sera étonné qu'il ait dit d'excellentes choses cette fois encore, et qu'il les ait bien dites.

* * *

Comme, ce 25 avril, c'était, en la fête de saint Marc, le jour où l'on bénit à l'église les grains de semence pour la saison prochaine, le Révérend Père, raconte l'honorable auditeur, a parlé de l'importance de l'agriculture. Dans les villes, disait-il en substance, on n'y songe guère. On se persuade que le commerce et l'industrie sont à la base des nécessités de la vie. On plaint même parfois le cultivateur, parce qu'il est privé des plaisirs et du confort dont jouissent les citadins. Mais, comment vivraient sans lui les gens des villes? Où serions-nous, ou plutôt que deviendrions-nous, si, un jour, il ne restait plus de cultivateurs, pour ouvrir les sillons? Il suffit d'un mo-

ment de réflexion pour constater que tout vient de la terre et dépend du semeur. Car, que valent l'industrie, le commerce, le savoir professionnel, l'effort ouvrier... en face de la nécessité où nous sommes tous de nous nourrir et de nous vêtir des fruits de la terre et de la dépouille des animaux? C'est pourquoi — nous citons toujours équivalement le Père Dagnaud — nous devrions nous unir plus étroitement, nous, les gens des villes, en union de prières, avec l'ouvrier de la terre.

Et puis, ajoutait le Père, à la campagne on est, semble-t-il, en relation plus étroite avec le créateur, on le voit de plus proche dans son oeuvre. Dans les villes, à part les églises, qui souvent sont bien désertes, qu'est-ce qui nous parle de Dieu? Ce ne sont, disait le Père, ni les monuments, ni les musées, ni les bibliothèques, ni les collections, ni les manufactures... Il y a bien là un peu d'outrance — que le Révérend Père et son honorable auditeur nous permettent de le dire tel que nous le pensons. Nous estimons que Dieu se voit encore, quoiqu'ils en disent, " dans une oeuvre de génie, dans une habile plaidoirie et jusque dans la rédaction d'une page éloquente ". Car, pour qui sait voir, Dieu se voit partout. Mais il reste vrai qu'à la campagne, en pleine nature, on le voit pour ainsi dire de plus près. Et nous trouvons fort belle, dans sa simplicité, la page que trace M. le ministre, résumant l'allocution de son curé, et que voici :

À la campagne, c'est différent. Le brin d'herbe qui pointe, le grain que l'on met en terre, la moisson qui pousse et qui mûrit, les fruits, les arbres, les oiseaux, les insectes, toutes ces choses qui entourent le cultivateur, au milieu desquelles il vit, lui parlent sans cesse de la puissance divine. Et le soir, après sa journée de labeur, au lieu de chercher des amusements frivoles, qu'il soit catholique, protestant ou mahométan, l'habitant se recueille, remercie Dieu pour la journée qui s'achève et lui demande des bénédictions pour celle qui suivra demain. Tout ce qu'il voit lui enseigne qu'il dépend de Dieu. La nature lui donne sans cesse sur ce point une leçon convaincante. Il sait que sa moisson, le pain de chaque jour, pour

l'habitant des villes aussi bien que pour sa famille, ne dépendent pas d'une organisation commerciale ou financière, du travail d'une fabrique ou d'un savant calcul géométrique, mais relèvent directement des forces de la nature qui lui parlent constamment de la divinité. Il voit Dieu dans les tempêtes aussi bien que dans le rayonnement du soleil. Les fleuves, les rivières, les montagnes, l'horizon sans bornes, les phases de la lune, les nuits étoilées, les profondeurs célestes, toutes choses que l'habitant des villes ne connaît guère, aveuglé qu'il est par l'espace étroit qu'il habite et la lumière artificielle qui l'entoure, invitent sans cesse l'homme des champs à penser à l'infinie puissance du roi des cieux. Et c'est cette communication intime et constante avec Dieu dans la nature qui met son empreinte sur l'habitant des campagnes et le conserve plein de foi, toujours prêt à faire son devoir, croyant en Dieu et respectueux des lois.

Et le Père terminait en demandant à ses paroissiens — des citadins — d'aimer l'homme des champs comme un bienfaiteur, de prier avec lui pour que la moisson soit abondante, puisque c'est sa récolte à lui qui nous fait vivre tous.

* * *

M. le ministre, qui est un ami fervent de la terre et cultivateur lui-même comme on sait, a été vivement frappé par ce langage d'ailleurs si juste. "J'ai été, écrit-il, profondément remué par ces paroles. Elles ont évoqué en mon esprit la terre nourricière que j'aime tant... cette saison où le sol se découvre et fume au soleil d'avril..." Si bien que M. le ministre estime qu'on devrait plus souvent, du haut de la chaire, rappeler ces bonnes vérités. Sans doute ! Mais que M. le ministre se souvienne qu'il y en a d'autres aussi à prêcher. Toutefois, nous sommes d'accord avec lui pour trouver qu'un semblable discours est de mise en des fêtes comme celle de saint Marc ou encore celle de saint Isidore.

L'honorable M. Caron, une fois l'allocution du Père Dagnaud rapportée, a voulu conclure son article au *Soleil* par des paroles encourageantes à l'adresse des cultivateurs. Nous allons, escomptant sa bienveillance, citer sa conclusion en son

entier. Elle mérite, certes, d'être retenue. Peut-être, à notre avis du moins, se montre-t-il un peu pessimiste au sujet de la façon dont on apprécie d'ordinaire la classe des agriculteurs. Il nous paraît que, d'une manière générale, on les tient davantage en respect et en considération. Mais ses conseils n'en restent pas moins parfaitement sensés et très au point. Voici donc sa conclusion :

Cultivateurs, mes amis, soyez fiers de votre état et de votre rôle dans la société. Une appréciation comme celle que j'ai entendue dimanche, dans une église de la capitale provinciale, doit vous faire oublier bien des propos injustes, des dédains subis de la part de ceux qui ne connaissent rien de vos travaux et qui ignorent votre mérite. Dites-vous avec certitude que le rôle que vous jouez devient de plus en plus important, que votre champ d'action sociale s'élargit très vite et que, bientôt, la valeur morale et matérielle de votre indispensable labeur sera reconnue dans toutes les classes de la société. Instruisez-vous sur les méthodes nouvelles de culture. Profitez de l'enseignement gratuit que les gouvernements vous offrent par l'entremise des écoles d'agriculture, par les démonstrations et les cours abrégés. Produisez davantage, si c'est possible. Le monde a un pressant besoin de nourriture et ceux mêmes qui vous critiquent, dans les villes, comptent sur vous pour se vêtir et s'alimenter. Vous y trouverez votre profit, ce qui est légitime. Vous augmenterez votre influence, ce qui est désirable. L'évolution des idées vous est incontestablement favorable. Tous les citoyens ne vous sont pas hostiles. C'est la majorité qui pense et qui observe, et celle-ci sait apprécier vos travaux. Les pouvoirs publics, religieux et civils, vous accordent leur aide sympathique. Ne laissez donc pas échapper l'occasion qui se présente d'améliorer votre position sociale. C'est en vous attachant à votre profession, en produisant avec abondance et en vous instruisant davantage, que vous assurerez, mieux et plus vite, encore plus de bénéfices matériels, plus de satisfaction morale et plus de véritable bonheur pour vous-mêmes et pour vos enfants.

Voilà des paroles, nous semble-t-il, qui sont d'un homme d'Etat en même temps que d'un chrétien. Que M. le ministre de l'agriculture nous permette de l'en féliciter très cordialement.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

AU LENDEMAIN DES FÊTES DE MARGUERITE BOURGEOYS



U lendemain des fêtes du troisième centenaire de Marguerite Bourgeoys à Montréal, dont nous parlions l'autre semaine, les Soeurs de la Congrégation ont adressé aux journaux le communiqué que voici.

“ Les fêtes commémoratives du troisième centenaire de la naissance de la vénérable Marguerite Bourgeoys sont maintenant choses du passé. Mais les émotions de ces jours heureux vibrent encore si délicatement dans l'âme de ses filles que leur gratitude demande à s'exprimer publiquement.

“ Afin d'atteindre toutes les personnes qui ont contribué au succès de ces solennités, les religieuses empruntent la voix des journaux dont la bienveillance à fixer tous les détails de ces jours mémorables mérite d'être connue et remerciée.

“ Ces actions de grâces des Soeurs de Notre-Dame, elles montent d'abord vers l'auteur de tout don parfait qui fit leur mère si grande dans sa simplicité, si sainte en toute sa vie. Leurs hommages reconnaissants vont ensuite à Son Excellence le délégué apostolique du Canada et de Terre-Neuve, Mgr di Maria, puis aux éminents prélats de la Sainte Eglise, à MM. les membres du clergé régulier et séculier, aux représentants des communautés religieuses, qui ont apporté à la célébration de cet anniversaire l'honneur et la joie de leur présence.

“ Cette gratitude des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, elle a une note particulièrement émue pour les fils de M. Olier, leurs vénérés directeurs spirituels depuis bientôt trois siècles.

“ Elle s'adresse encore à tous ceux dont les paroles de lumière ont fait briller d'un plus vif éclat, la vertu de leur héroïque fondatrice; — aux membres des diverses associations dont la chapelle de la maison mère a répercuté l'harmonie des

chants et des prières; — aux mains pieuses qui ont couvert de fleurs le tombeau de la servante de Dieu; — aux donateurs généreux et aux amis de l'institut dont la bienfaisance s'est exprimée de si délicate façon; — aux religieuses des communautés sœurs qui ont voulu mêler à leurs félicitations des cadeaux aussi artistiques que variés; — aux chères anciennes élèves dont la belle et touchante initiative a dévoilé des trésors de dévouement, et que leurs maîtresses enveloppent toutes de l'affection des jours d'autrefois en les assurant mieux que jamais de leur souvenir devant Dieu.

“Enfin, la supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame et sa communauté offrent leur merci le plus expressif à toutes les personnes qui ont formulé des vœux pour la prochaine béatification de leur fondatrice et mère. La sympathie dont on les a entourées pendant des fêtes qui, au dire de tous, ont été splendides, leur reste comme un espoir que bientôt, en effet, le nimbe des bienheureux viendra se poser au front de notre *Marguerite du Canada*. ”

Il était difficile à la reconnaissance de s'exprimer en termes plus gracieux et plus délicats. On sent là la touche d'une main experte, si l'on peut dire ainsi, à manier les sentiments en même temps les plus doux et les plus forts. E.-J. A.

UNE ERREUR TYPOGRAPHIQUE

Dans la note que nous avons publiée, le 5 avril dernier, au sujet de la population du diocèse d'Edmonton, le prote a mêlé nos chiffres. La population catholique de ce diocèse est bien de 40,426 âmes. Mais si les catholiques de langue française sont 19,510, ceux d'autres langues ne sont pas 30,216, ainsi que le prote nous a fait dire, mais exactement 20,916. On n'avait du reste qu'à considérer les chiffres du dénombrement qui suit (8,585 de langue anglaise, 4,145 de langue allemande, etc.) pour le constater. Seulement, notre erreur involontaire

est en train de faire son tour de presse. Nous prions nos confrères, qui nous ont reproduit à la hâte, de vouloir bien rétablir ces chiffres. Le détail a son importance. Donc, en chiffres nets, sur 40,426 catholiques, dans le diocèse d'Edmonton, il y en a 19,510 de langue française, et 20,916 d'autres langues.

E.-J. A.

INSPECTION DES PARATONNERRES

On nous signale comme important à souligner l'articlelet que publie *La Conservation*¹ dans sa livraison d'avril 1920, et dont voici la teneur.

Les paratonnerres ont démontré leur efficacité en protégeant nos bâtiments. Il est rare qu'ils aient mal fonctionné, et même alors, la faute provenait plutôt d'une défectuosité d'installation ou de leur détérioration.

Il faut examiner les paratonnerres, pour savoir si les isolateurs sont en bon état, s'il y a des courbures à la tige permettant contact avec la charpente ou s'il y a corrosion au point d'entrée dans le sol. Cette dernière précaution est importante. L'électricité est conduite à la terre par la tige, mais, si elle est corrodée et si la liaison avec le sol fait défaut, il en résultera probablement un incendie. Donc, il faut examiner cette partie de la tige pour s'assurer que l'extrémité est en bon état et enfouie en terre *humide*.

De plus, quand on construit une clôture métallique, c'est une bonne précaution que d'y relier un fil de terre à chaque longueur de cinq perches environ, car les clôtures métalliques attirent la foudre pendant un orage. On enroule les parafoudres ou fils de terre autour de chaque fil de la clôture et on les fait entrer en terre à côté des piquets.

¹ *La Conservation* est le bulletin mensuel publié par la *Commission de la conservation*, à Ottawa. D'ordinaire, ses recommandations font autorité.